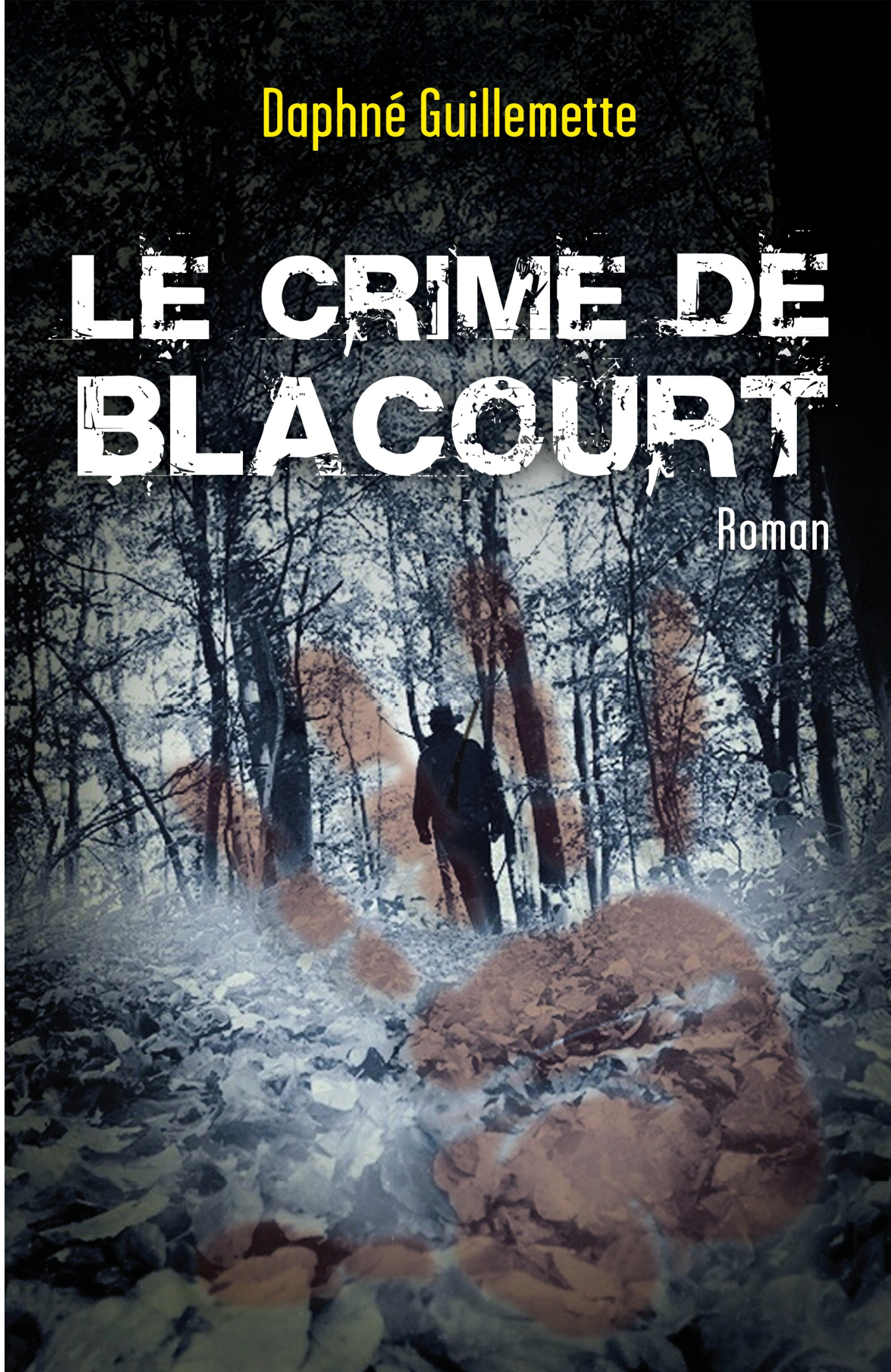


Daphné Guillemette

LE CRIME DE BLACOURT

Roman



Daphné Guillemette

Le Crime de Blacourt

© Daphné Guillemette, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2529-4



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Clovis Lambert,
mon arrière arrière grand-père.

« *Tant que le cœur conserve des souvenirs,
l'esprit garde des illusions.* »

François René de Chateaubriand.

Ce roman est inspiré d'une histoire vraie.

PROLOGUE

Dans la forêt, un bruit sourd se fit entendre, semblable à un coup de tonnerre. Une nuée d'oiseaux s'envola brusquement, souhaitant fuir au plus vite ce danger. Ce bruit, nous le connaissions tous, il annonçait la mort. Quelque chose de grave venait de se produire, une chose sombre et triste, un acte irréparable et monstrueux. En ce vingt-septième jour du mois de novembre, le vent froid s'engouffrait dans chaque recoin, virevoltait entre les branches nues des arbres et s'écrasait contre les fenêtres aux vitres peu épaisses.

Là, au cœur de la forêt, derrière un bosquet, reposait le corps sans vie d'un homme. Alors que la neige commençait à tomber, une fine neige peu couvrante mais tout aussi glaçante, annonciatrice du froid à venir et des jours sombres qui s'abattraient bientôt sur le village de Blacourt, les habitants vaquaient encore à leurs occupations. En cette fin d'après-midi, la nuit tombait peu à peu et les villageois s'empressaient de rentrer chez eux pour se mettre au chaud. Mais tous ne rentrèrent pas ce soir-là, un lit demeura vide. Une vie venait de s'éteindre, bien que tous l'ignorassent encore. Tous, excepté l'assassin.

Ce petit village tranquille, loin du tumulte des grandes villes, ne savait pas encore que ce mardi vingt-sept novembre 1923, allait changer leur vie à jamais. Une mare de sang était en train d'entacher leur sol pour toujours, prouvant que l'horreur pouvait s'abattre subitement sur vous sans que vous ne l'ayez vu venir.

Toutefois, les habitants de la petite commune de Blacourt s'endormirent paisiblement ce soir-là, loin de se douter que dans peu de temps, ils seraient tous suspectés de meurtre. Les rues qu'ils aimaient tant arpenter, seraient bientôt remplies de gendarmes et de journalistes à l'affût du moindre scoop, de la moindre rumeur.

Oui, il n'aura suffi que d'une seconde pour faire trembler tout un village. Une simple seconde, juste un claquement de doigts, pour qu'un être ordinaire devienne un assassin.

Vendredi 30 novembre 1923,

Lorsque j'arrivai sur les lieux du crime, l'endroit grouillait déjà de journalistes et de curieux. Je vis qu'ils étaient tous désireux de me parler, à moi, le commissaire en chef de cette affaire, qui fera sans nul doute couler beaucoup d'encre, mais je préférerai les ignorer. J'avais été envoyé depuis Beauvais pour superviser l'enquête, puisque apparemment, les gens du coin n'étaient pas habitués à ce genre d'histoire. Il semblait que Blacourt avait plutôt la réputation d'être un petit village tranquille. Pourtant, aujourd'hui sa tranquillité venait d'être mise à mal par la découverte d'un cadavre dans les bois.

— Bonjour et bienvenue commissaire, me lança un gringalet d'une voix hésitante.

Son uniforme de police était trop grand pour ses frêles épaules, ce qui me donna envie de sourire. *Un gendarme en couche-culotte*, me dis-je intérieurement. Le gamin débordait d'enthousiasme, même s'il tentait de le dissimuler. Je lui serrai la main et constatai qu'il tremblait légèrement. Il était clair que derrière cette enthousiasmante jeunesse, il était, en réalité, totalement dépassé par la situation.

— Bonjour, répondis-je poliment, je suis le commissaire Léon Carré, en charge de cette enquête, et vous êtes ?

— Le brigadier Henri Mézi, mais ici tout le monde m'appelle Henri.

— Ce ne sera pas mon cas.

Le gamin sembla quelque peu surpris et vexé de ma réponse froide et directe. Je savais pertinemment qu'il pouvait m'arriver parfois de me montrer un peu bourru, mais ce gosse de la campagne avait besoin de s'endurcir. Il souleva son képi et passa nerveusement sa main dans ses épais cheveux noirs.

— Vous avez fait bon voyage ? reprit le gamin dans l'espoir de m'adoucir.

— Une horreur, rétorquai-je froidement, voyager dans ce train fut comme voyager dans une boîte de conserve. C'est pour ça que je n'aime pas quitter la ville.

Le gosse était désespéré et me regardait avec des yeux de merlans frits. Le petit Henri Mézi n'était pas aux bouts de ses peines avec moi, alors autant qu'il s'y habituât dès maintenant. J'aimais que les choses soient claires.

— Que savez-vous au sujet du mort ? le questionnai-je aussitôt.

D'une main tremblante il ouvrit son calepin et commença à me lire ses notes, ou plutôt les quelques gribouillis qu'il avait griffonnés sur son bout de papier.

— Il s'agit de Clovis Théophile Lambert âgé de quarante-quatre ans, garde-chasse du bois de Blacourt. Tout le monde le connaissait ici.

— Alors tout le monde est suspect, ironisai-je, quoi d'autre ?

— Il a épousé, en 1902, Marie Louise Grouchy, qui est décédée l'année dernière et avec laquelle il a eu un fils prénommé également Clovis Lambert. Il est aujourd'hui âgé de seize ans.

— Et se retrouve orphelin, ajoutai-je dans un soupir.

Pauvre gosse, j'ignorais s'il avait déjà été informé du décès brutal de son père. Depuis maintenant cinquante-deux ans que je foulais cette terre, je savais qu'elle pouvait se montrer cruelle, et parfois même de la façon la plus violente qui soit. Bien qu'en réalité, il n'y eût pas plus monstrueux que la nature humaine. Comment un être humain avait-il pu infliger cela à un de ses congénères ? J'étais certain que cette réponse demeurerait un mystère.

— Quelqu'un lui a dit au gosse que son père était mort ? demandai-je au jeune gendarme un peu gauche.

Il ouvrit de grands yeux et j'eus l'impression que sa gorge se nouait.

— Je l'ignore, se contenta-t-il de répondre dans un murmure.

Je levai les yeux au ciel et haussai les épaules. Ce gamin avait l'air totalement incompetent. Comment avait-il pu devenir gendarme ? Il était là, se tenant devant moi d'un air tout penaud et je n'avais qu'une envie, c'était de lui dire de retourner se cacher dans les jupes de sa mère.

— Il habitait Espaubourg avec son fils, poursuivit-il en espérant détourner mon attention de son incompetence, c'est le hameau situé juste à côté de Blacourt. Il semble qu'il ait disparu depuis mardi dernier et c'est en partant à sa recherche que ses amis ont découvert le corps ce matin. Il s'agit

de Roisse, Godefroy, Rozé, Dumont et Mercier.

— D'accord, bon travail.

Ces mots m'arrachèrent la bouche, mais le gamin avait l'air tellement fier de lui d'avoir pu débiter son récit que je ne voulais pas piétiner son enthousiasme. Après tout, j'étais condamné à devoir travailler avec lui durant les jours à venir, autant essayer de lui apprendre quelque chose.

— Le corps est par là, ajouta-t-il, le sourire aux lèvres, en m'indiquant la direction à suivre.

Alors qu'il faisait un premier pas, il se coinça le pied dans la racine d'un arbre qui sortait un peu de terre, et s'étala de tout son long au sol. Je posai ma main sur mon front et secouai lentement la tête, affligé de voir un tel spectacle. Cette enquête allait être bien longue. Le gamin se redressa d'un bond, le visage rouge écrevisse et frotta vivement son uniforme.

— Dé... désolé chef, balbutia-t-il sans parvenir à me regarder dans les yeux.

— Ne m'appellez pas chef, grommelai-je.

— D'accord chef.

Je poussai un soupir d'agacement et levai les yeux au ciel, me demandant si les habitants de ce village ne cherchaient pas tout simplement à me faire une blague. C'était impossible que ce gamin eût été gendarme.

Nous reprîmes notre marche en direction du cadavre. Je n'avais eu qu'environ dix mètres à faire avant de découvrir le corps sans vie d'un homme, allongé sur le dos au sol et légèrement recouvert d'une fine couche de neige. Je retirai instinctivement mon chapeau dans un geste de respect envers le défunt et remarquai que le gosse m'imitait. Je sentais sur moi son regard, comme s'il épiait le moindre de mes gestes. *Pauvre homme*, me dis-je en découvrant la scène, *personne ne mérite de mourir ainsi*. L'atmosphère était pesante. Je ne savais pas si cela était dû à la neige qui commençait à tomber, ou à la forêt qui nous enveloppait, ou encore aux hommes dont le silence était troublant, mais quelque chose de sombre se dégageait de ce lieu. Je sentis un frisson me parcourir l'échine et remontai le col de mon long manteau noir jusqu'à couvrir mon menton.

Soudain, un homme petit et trapu s'approcha de moi. Sa démarche était